

*Cahiers*  
*Jean Paulhan*

4

CORRESPONDANCE

JEAN PAULHAN

ANDRÉ SUARÈS

1925-1940

*nrf*

GALLIMARD









Société des Lecteurs de Jean Paulhan. Cahier n° 4.

© *Éditions Gallimard, 1987.*

## AVANT-COURRIER

Il m'a été donné d'introduire le lecteur au commerce épistolaire qu'entretint Jean Paulhan avec Marcel Arland, avec Georges Perros et avec Jean Grenier. Mais j'ose dire que ce courrier-ci nous est renvoyé par les fées.

Ce bouquet de fête, amoureuxment assemblé et apostillé par M. Favre, a plusieurs titres à la rareté.

Paulhan date peu de ses lettres; le pointilleux Suarès très souvent les annote et il en garde le cachet. Paulhan s'adresse ordinairement à des compagnons plutôt qu'à des maîtres; il marque à Suarès les égards singuliers d'une timidité chaleureuse et d'une longanimité presque inaltérable, comme s'il admirait dans un autre les violents éclats dont il se prive et le feu d'un style que sa plume lui refuse. Enfin ces treize années d'un apprivoisement épineux et toujours sauvé sont le mémorial du grand cœur de Paulhan.

C'est d'abord qu'entre les deux hommes l'alliance était plus sainte d'être plus secrète. Ils avaient en commun la passion d'une langue exacte et pure infuse avec la grammaire des idées. Demi-Breton par le côté manifeste de Caërdal, Suarès cachait en vain les couleurs prophétiques de sa moitié juive dans une fureur écumante envers les choses du Talmud, dont je n'ai connu que dans Simone Weil le pendant frénétique. Or Jean Paulhan, tant par ses

racines huguenotes que par élection conjugale, touchait à l'Ancien Testament. Les ambiguïtés partagées étaient, jusque dans la différence des esprits, la nourriture de leur farouche liberté.

Au demeurant la *Nouvelle Revue Française* avait alors le culte de l'hérésie; les héros de la bizarrerie s'y sentaient à l'aise. Genève et Rome étaient sodomites dans Gide et dans Jouhandeau. Claudel était trop exactement catholique pour n'être pas un peu scandaleux. Valéry n'échappait aux déserts de M. Teste qu'à l'ombre de Mallarmé. On pardonnait à Alain une sagesse que le raccourci rendait longue.

Cependant, quelle que fût la diversité du peloton sacré, il couvrait ses querelles du manteau royal qu'on appelait le style. L'art des mots et la fermeté de leur conduite s'y confondaient avec la rigueur des pensées. Il fallait que le beau fût la splendeur du vrai.

André Suarès, dès avril, en 1912, avait été l'un des lévites de Copeau, lorsque était née la Revue qui s'éteignit avec la première des guerres universelles. Quand la paix lui rendit la parole, Gide et Rivière se passèrent de Suarès. Impatient et bilieux, vigilant et vétilleux, aigre et jaloux, il effrayait les directeurs et sa ponctuelle abondance ne faisait pas oublier les bourrasques de son orgueil.

Enfin parut Paulhan, non pas encore maître du jeu dans le Conseil des Dix, mais ingénieux déjà, par un effacement naturel et délibéré, à panser les plaies du moi, d'ailleurs incurable, des auteurs. Ce fut donc seulement en 1925, après une parenthèse de onze ans, qu'André Suarès, mignoté, soigné, médecine par Paulhan, reprit sa place dans l'hôpital des fous. Ce brillant retour a, me semble-t-il, laissé sa trace dans le dictionnaire de Paulhan par l'emploi qu'il fait de « ferveusement ».

En mon particulier, je me souviens du frémissement que me donna la première lecture du poème intitulé *Ros in rosa mystica*. Peut-être même que, si l'intelligence d'Alain exaltée par l'esprit du Christ n'eût redressé ma pente à la



satire et à l'ironie, j'eusse à mon tour, comme Paulhan le batailleur, trop approuvé les brûlures, dont les écrivains de Suarès ont enflammé de dépit tant d'écrivains de ce temps-là, hormis Jouhandeau, Malraux, Thomas Mann et Montherlant.

Écoutez plutôt.

Alain est relégué au Café du Commerce et au Bon Marché de la pensée. Ungaretti fait à peine des vers, bien qu'ils relèvent de la poésie. Gide, pasteur de Sodome, est le Goethe des mouches; Benda, dit Bendada, une machine à billes-vees logiques dans le vide; Béraud, un muid de suffisance; Mauriac, un hanneton de sacristie qui joue les saint-bernard; Maurras, un Malherbe de pacotille, qui gratte du luth comme un lapin mécanique bat du tambour; Léon-Paul Fargue, un Acomat à face de potiron; Claudel, la lyre du Vatican. Si l'âge à venir se souvient de Paul Valéry et qu'on gratte le dieu sous l'écaïlle, on verra l'amulette sous les écaïlles de la mode.

On concevra que ce torrent d'injustice m'ait entraîné dans sa violence lorsque Marie Dormoy, secouant ses sonnettes, exigea d'Arland, qui m'en confia la tâche, un article de louange dans la *Nouvelle Revue Française*. J'y fus cruel envers la cruauté de Suarès. Je ne m'en repentirais pas, si je n'étais touché du rayon d'outre-tombe que m'adresse aujourd'hui dans cette correspondance la tendresse indulgente de Paulhan.

Il fut à plusieurs générations d'écrivains ce qu'avait été Liszt aux musiciens du siècle précédent. La pitié s'unissait en lui à l'admiration pour cet André Suarès qui fut, sur la croix de la littérature, une sorte de Flaubert pathétique, cherchant, comme il a dit, sans pouvoir la trouver pour en tâter la fièvre, l'amitié de sa propre main.

Il y a du suicide dans cet homme qui se fit la guerre en la faisant aux autres. On songe alors au conte de Kafka, où l'un des captifs, voyant par une lucarne que s'élève un gibet dans la cour de sa geôle, le croit dressé pour son

supplice, endort ses dragons, fait un trou à la nuit, puis revient avant l'aube s'attacher lui-même au pilori.

Lecteur, te voilà pour Suarès, parfait épistolier, l'un de ces frères humains que conviait Villon autour de Mont-faucon.

ROGER JUDRIN

ultérieurement les lettres de guerre et d'après-guerre, assez peu nombreuses au demeurant.

Les lettres de Jean Paulhan se trouvent à la Bibliothèque Jacques Doucet, où je les ai recopiées toutes à la main. Les lettres d'André Suarès sont conservées dans les Archives Paulhan; je les ai transcrites soit directement à partir des manuscrits autographes, soit, grâce à l'obligeance de M<sup>me</sup> F. Paulhan que je remercie vivement, à partir de photocopies qu'elle m'a envoyées. Assez souvent, la date complète se trouve indiquée sur les lettres; dans tous les cas, j'ai pu, grâce au cachet postal notamment ou aux autres lettres, la restituer; elle figure alors entre crochets. Pour faciliter la lecture, j'ai rétabli les mots que Suarès avait coutume d'abrégier (ainsi ms pour manuscrit, vs pour vous, s/ pour sur); mais j'ai laissé subsister les mots grecs dont il parsème sa correspondance. J'ai toujours indiqué le cachet postal lorsque l'enveloppe était conservée et qu'il se trouvait lisible. En outre, j'ai fait figurer à la suite des lettres de Paulhan les indications manuscrites que Suarès avait l'habitude de mettre sur les missives qu'il recevait; elles ne manquent ni d'intérêt ni de saveur. Écrites pour lui-même, elles notent ses réactions immédiates et possèdent l'avantage de la spontanéité.

J'ai limité l'annotation au minimum indispensable, estimant que l'érudition doit seulement aider la lecture et n'a pas à s'enfermer dans un narcissisme complaisant.

J'adresse tous mes remerciements à M. Chapon et au Comité des exécuteurs testamentaires de M<sup>me</sup> Suarès ainsi qu'à M<sup>me</sup> F. Paulhan, qui m'ont permis de publier cette correspondance. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'assurance de ma gratitude.

YVES-ALAIN FAVRE

1. Voir Y.-A. Favre, « Paulhan et Suarès : de la littérature à l'amitié », *Cahiers J. Paulhan*, n° 3, 1984, p. 228-239.

## *Correspondance*



1925-1926

1. J. P. À A. S.

Jeudi 30 [octobre 1925]

Maître,

Mélot du Dy <sup>1</sup> me demande de vous remettre le manuscrit, qui vous parviendra en même temps que cette lettre.

La *Nouvelle Revue Française*, vous le savez, serait fière de donner un essai, une pièce, un poème de vous <sup>2</sup>. J'insisterais ici davantage si je ne craignais d'être importun.

Je suis très respectueusement vôtre

Jean Paulhan

« J. Paulhan /30/X/1-XI-1925 – bon billet »

2. A. S. À J. P.

Paris, 10 mars 1926

Et ces épreuves <sup>1</sup>, cher Monsieur? Les tenez-vous? Êtes-vous content? ma rentrée à la *N.R.F.* vous est due et n'est due qu'à vous.

Votre *Guérison sévère* <sup>2</sup> répond entièrement à ce que

j'attends de votre esprit. Vous allez, d'un trait patient et sage, dans l'analyse des caractères. Une discrétion peu commune enveloppe même les aveux : ce que vous ne dites pas se fait entendre sous tout ce que vous dites : à mi voix, c'est une confession aiguë. Après la guérison du corps, il faut nous donner, à présent, la convalescence des passions : la vie d'un homme oscille bien souvent de l'un à l'autre de ces plans, avant de se fixer dans l'habitude. Et quand il est arrêté, qu'est-ce que le pendule ?

À bientôt, cher Monsieur, et croyez à mes meilleurs sentiments.

S.

P.S. A-t-on bien suivi vos indications ? L'italique du corps onze ? Les titres en petites capitales ? Et la place, en tête de la livraison : j'y tiens, parce que vous me l'avez offerte et promise. Après quoi, je n'y pense plus.

Ci-inclus la note que l'éditeur Fabre<sup>3</sup> me demande instamment de faire paraître dans la *NRF*. Il est juste qu'il l'y trouve.

Il vaut mieux ne faire aucune mention du fragment publié par *Commerce*.

3. J. P. À A. S.

Le 2 avril [1926]

Cher Maître,

J'ai oublié de joindre à l'exemplaire de la *NRF*, que je vous ai laissé l'autre jour, la bande, que voici : j'ai tenu à ce que vous y figuriez seul.

Vous avez dû recevoir hier trois exemplaires de ce

numéro. Veuillez me dire combien vous désiriez en recevoir encore,

et me tenir très respectueusement vôtre.

Jean Paulhan

C.P. : 2 Avril 26.

4. J. P. À A. S.

Le 2 novembre [1926]

Cher Maître

Ne consentiriez-vous pas à me donner, pour l'un des prochains numéros de la  *NRF* , un poème, un essai? J'en serais infiniment heureux, vous le savez.

J'attends de Gabriel Bounoure<sup>1</sup> une étude sur votre œuvre. Si quelque point m'en paraissait trop discutable, peut-être voudriez-vous accepter de la lire avant sa publication. Et j'aurais dû déjà vous dire combien l'on m'avait parlé de *Saint-Juin*, quelle joie ç'avait été pour nos amis que votre rentrée à la  *NRF* .

Je suis très respectueusement vôtre.

Jean Paulhan

C.P. : 3 Nov 26.

5. A. S. À J. P.

Paris, 7 novembre 1926

Êtes-vous libre mardi prochain, de deux à trois, cher Monsieur? C'est l'heure, je crois, où vous passez par ici.



Venez, en voisin, causer un instant avec moi de ce qui nous intéresse l'un et l'autre. Vous faites beaucoup pour me rendre à la  *NRF* .

Vous me parlez de Bounoure <sup>1</sup> : je ne sais pas un homme qui ait mieux compris ce que j'ai fait, sans l'avoir voulu faire : car on se met dans l'œuvre du moment, et on ne se doute pas que l'homme tout entier se fait, peu à peu, de tous ces moments parfois si contraires. Ça et là, Bounoure m'a révélé à moi-même. On ne peut pas être plus intelligent ni d'une culture plus humaine. Et le caractère, en lui, vaut l'esprit. Vous me ferez voir ce qu'il a écrit sur mon compte; mais peut-être me contenterai-je d'y caresser mes yeux, et ne le lirai-je pas, sinon dans la  *NRF* , quand le texte imprimé prend, noir sur blanc, cet air absolu d'inscription sur la pierre. J'ai idée que l'étude de Bounoure vous fera tôt ou tard, grand honneur : elle sera pleine de sens et de regards sur le fond. Je vous en parle comme s'il s'agissait d'un autre.

À bientôt donc, cher Monsieur Paulhan, et croyez à mes sentiments les meilleurs.

S.

Ne me donnez pas du « Maître », je vous en prie : cette couronne du ténor ne convient qu'aux grands premiers rôles de Paris.

6. J. P. À A. S.

Le 13 décembre [1926]

Cher Monsieur

Je suis un peu désolé de n'avoir pas, pour la  *NRF*  de Janvier, le court poème que vous m'aviez presque promis. Il me vient à la pensée que la 1<sup>ère</sup> lettre de M<sup>me</sup> de Bassiano <sup>1</sup>

(dont je ne connais que depuis deux jours le sens exact) a pu peut-être me donner, à vos yeux une expression déplaisante.

En apprenant à M<sup>me</sup> de Bassiano la raison – qui me semblait juste – de votre refus, en ajoutant qu'une fois assuré d'une place à laquelle vous ne pouviez tenir que parce que l'on semblait hésiter à vous la proposer, vous laisseriez sans doute *Commerce* disposer de l'une des œuvres dont vous m'aviez parlé (et de telle façon que je ne pouvais me tenir d'en parler à mon tour) je ne me proposais que de vous servir, cependant – mais je crains que l'une des phrases dont s'est servi M<sup>me</sup> de Bassiano n'ait pas rendu tout à fait exactement mon intention.

J'aurais dû vous dire déjà que j'avais fait auprès de Gaston Gallimard la commission dont vous m'aviez chargé.

Je vous prie de me tenir très vôtre, fervemment

Jean Paulhan

7. A. S. À J. P.

Paris, 14 décembre 1926

Rassurez-vous, cher Monsieur. Vous n'êtes responsable de rien, car il n'y a rien. Point d'autre raison à mon silence que tout le travail où je suis plongé. Dès que j'aurai pu m'en distraire, je veux penser aux poèmes que je vous destine : il faut les choisir entre un grand nombre d'autres, et que j'en fasse faire la copie.

Vous le voyez, cher Monsieur : vous devez toujours croire à mes très bons sentiments.

S.

## NOTES

*Lettre 1*

1. Mélot du Dy (1891-1956), d'origine belge, a écrit plusieurs livres de poèmes où sur un ton plaisant il exprime des sentiments graves : *Diableries* (1922), *Hommeries* (1924), *Amours* (1929), *Signes de vie* (1936). Il a entretenu une longue correspondance avec Jean Paulhan.

2. Suarès a commencé de collaborer à la *N.R.F.* en avril 1912. En avril 1914, le directeur de la revue, Jacques Copeau, malgré sa vive amitié pour Suarès, lui annonce qu'on met fin à sa Chronique. La dernière paraît en juin 1914. Lorsque la revue revoit le jour après la guerre, on ne fait pas appel à lui. Il en rend responsables Gide et Rivière.

*Lettre 2*

1. Il s'agit de « Saint-Juin de la Primevère », qui paraîtra dans la *N.R.F.* du 1<sup>er</sup> avril 1926. Les onze textes correspondent respectivement aux chapitres x (fin), xiii, xii (début) + xxiv, xv, vi (fin), xvi, xix, xxi, xxv, xxix, xxxiii (sauf la dernière page) du volume publié sous le même titre.

2. *La Guérison sévère*, Paris, Éditions de la *N.R.F.*, 1925.

3. *Saint-Juin de la Primevère* paraît, en 1926, chez Jo Fabre, à Nîmes. En 1924, *Commerce* en a publié un fragment dans son numéro VI.

*Lettre 4*

1. Gabriel Bounoure (1886-1969) fut sans doute le critique qui comprit le mieux Suarès. Ancien élève de l'École normale supérieure, il est nommé professeur de lettres au lycée de Quimper en 1911. Après la guerre, il enseigne de nouveau à Quimper, puis à Madrid et à Guéret. En 1923, il devient inspecteur de l'enseignement secondaire en Syrie et au Liban, et, en 1928, inspecteur général des œuvres françaises et conseiller pour l'instruction publique dans les États sous mandat. Il reste au Proche-Orient jusqu'en 1952. Dans *La Pensée bretonne* (1<sup>er</sup> novembre 1913), il publie une première étude, « André Suarès et la Bretagne », relative au *Livre de l'Émeraude*. C'est le début, grâce à Yves Le Febvre, directeur de la revue, d'une longue amitié. Bounoure mettra plusieurs années à rédiger l'étude dont il est question ici. Il publiera « Haï-Kaï d'Occident. Soleil de jade » dans la *N.R.F.* du 1<sup>er</sup> juin 1929, et « Itinéraire du Condottière » dans la *N.R.F.* du 1<sup>er</sup> février 1936, et dans « L'Air du mois » de la *N.R.F.* du 1<sup>er</sup> octobre 1935, « André Suarès et le paradoxe de la gloire ».

*Lettre 5*

1. Voir lettre 4, note 1.

*Lettre 6*

1. La princesse de Bassiano (Margherita Caetani, duchesse di Sermoneta) a fondé en 1924 la revue *Commerce* dirigée par Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue et Paul Valéry. Elle réunissait depuis quelques années des écrivains et des artistes dans sa « Villa romaine » à Versailles.

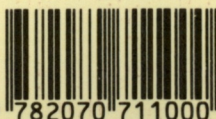
1927

Aucune lettre de 1927 n'a été retrouvée.



# *Cahiers* *Jean Paulhan*

La correspondance échangée entre Jean Paulhan et André Suarès apporte une importante contribution à l'histoire littéraire de l'entre-deux-guerres ; elle enrichit considérablement la connaissance de ces deux écrivains, dont le portrait s'affine et se précise au fil des lettres ; elle éclaire surtout une amitié exemplaire entre deux hommes fort différents l'un de l'autre mais tous deux attachés aux mêmes valeurs : amour de la liberté, goût de la vérité, souci de la beauté. Leur admiration pour les chefs-d'œuvre du passé ne les enferme pas dans un étroit conservatisme esthétique ; avec une curiosité de bon aloi, ils s'intéressent passionnément aux jeunes écrivains. Leur intérêt pour la littérature ne les éloigne pas de la vie du monde : devant la montée des périls, l'un et l'autre demeurent attentifs et vigilants. Ardente ferveur, vive sensibilité de Suarès, inlassable patience, admirable générosité de Paulhan : tous deux révèlent une qualité d'âme hors de pair.



9 782070 711000



Extrait de la publication

87-X

A 71100

ISBN 2-07-071100-5

130 FF tc